

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 52 [i.e. 53]

Artikel: Les chemins de fer
Autor: S.B.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-177378>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Mais, demandera-t-on peut-être, pourquoi vendre et non pas donner?

Pour deux raisons : d'abord, pour pouvoir payer les ouvriers, et ensuite, parce que les indigents sont en général plus soigneux de ce qu'ils achètent que de ce qu'on leur donne.

L'association ne reçoit pas seulement les vieux habits, mais encore les vieux chiffons, la maculature, les vieux grès et la vieille batterie de cuisine ; il va sans dire que les dons en argent sont les bienvenus.

Le local de la société est à la Cité-ouvrière, place du Tunnel.

Maintenant, messieurs, défaites-vous de vos vieux habits, et vous, mesdames, de vos vieilles robes ; portez-les au local précité, et vous aurez la satisfaction d'avoir contribué à l'encouragement d'une institution des plus utiles et des plus honorables.

E. G.

L'hiver. — Les engelures.

Voici l'hiver avec son contingent de rhumes et d'engelures ; chacun commence à se protéger de son mieux contre la rigueur de la saison : les marchands de combustibles se frottent les mains en voyant le bourgeois qui arrive faire ses emplettes de charbon, tourbe, bois, etc.

Celui-ci, majestueusement enveloppé dans une longue robe de chambre, les pieds devant un bon feu, éprouve sans doute une douce émotion, en entendant siffler la *bise*, ou en voyant la neige battre les carreaux. Celui-là, obligé de sortir, va chercher dans l'armoire, le cache-nez oublié depuis un an. Les dames, de leur côté, se couvrent de fourrures ; et le malheureux, qui n'a ni bois, ni fourrures, bat la semelle en attendant le printemps.

Lorsqu'enfin le soleil commence de nouveau à répandre sa bienfaisante chaleur, il est bien de ces gens-là qui s'estiment heureux d'avoir passé l'hiver sans éternuer cinq cents fois, et de retrouver en bon état leur nez, qui avait pris des dimensions inquiétantes, avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel pour ornement.

Cependant avec quelques précautions on évite encore un rhume, mais les engelures ! Les enfants en savent quelque chose, de ces maudites engelures ; et les papas se souviennent encore des douleurs qu'ils en ont éprouvées dans leur jeune âge.

N'êtes-vous pas émus par les gémissements des dames et les lamentations des enfants, et ne seriez-vous pas contents de connaître un moyen de terminer en peu de jours, la cause de leur désespoir ?

Ce moyen, je vais vous le confier ; il m'a été communiqué en grand secret, par un docteur du Kamttschaka, qui, avec sa recette, a opéré 61,441 guérisons authentiques certifiées par un grand nombre de chefs de tribus.

Il y a bien une fraction de $\frac{1}{2}$, mais nous la négligeons pour le moment.

Voici la recette :

« Prenez pour 20 centimes d'huile épurée, ajoutez-y » un peu de chloroforme, un dixième tout au plus, et » frottez soir et matin les parties endolories avec ce » mélange. »

Ce remède, moins connu chez nous que la Revalesscière, qui guérit tous les maux, mérite cependant la réputation qu'il a acquise au pôle nord. Il n'est pas si cher que la farine de lentilles du docteur Dubarry, en revanche je le crois meilleur.

Essayez, enfants, et vous verrez !

ETIENNE G.

Les chemins de fer.

Ils sont très-utiles, nous en convenons, vous en convenez, tout le monde en convient. On voyage rapidement, c'est vrai, à bon marché, c'est presque vrai, commodément ce n'est pas toujours vrai. On a écrit des volumes sur l'art de construire les chemins de fer ; on en pourrait écrire sur les avantages et les inconvénients de ce mode de transport ; on en ferait entr'autres un fort intéressant sur les charmes et les *embêtements* d'un train de plaisir ; mais ce n'est pas ce que nous voulons faire aujourd'hui ; nous n'aurions pas plus le temps de le composer que vous n'auriez celui de le lire.

Mais que voulez-vous donc, nous dira un lecteur impatient, à quoi sert ce long préambule ?

Vous ne devinez pas, cher lecteur ; mais ce long préambule nous sert à entrer en matière... et de plus il contribuera à donner à notre petit article une longueur raisonnable !

Nous voulions vous dire quelques mots du chemin de fer badois, tout au moins de la partie que nous avons parcourue de Waldshut à Constance.

Un des avantages que présentent les chemins de fer d'Allemagne, avantage qui a bien son mérite, et dont nous n'avons pas tardé à nous apercevoir, c'est le bon marché. En effet, pendant que nous payons, aux 3^mes classes, 2 fr. 05 cent. pour aller de Lausanne à Yverdon, on ne paie aux mêmes classes que 3 fr. 50 cent. pour aller de Waldshut à Constance, à une distance près de trois fois aussi grande.

Il est vrai que la construction de la voie n'a pas dû être bien coûteuse ; à part deux tunnels passablement longs, l'un au sortir de Waldshut et l'autre avant d'arriver à Schaffhouse, il n'y a guère de grands travaux, mais la voie passant au nord de collines peu élevées qui la séparent du Rhin, il n'eût pas été bien difficile de trouver quelque Mauremont à percer, par peu qu'on y eût tenu.

Une chose qui nous a cependant désagréablement surpris sur cette ligne à peine achevée, c'est d'y retrouver de petits wagons analogues à ceux de l'Ouest. Quand on a quelque peu habitué les grands wagons généralement en usage dans la Suisse allemande, on se trouve bien moins à son aise dans ces sortes de ca-

ges. Comme nous en faisons l'observation, on nous répondit que la ligne Waldshut-Constance étant la continuation du réseau badois, on tenait à user les anciens wagons ; mais l'explication tombait à faux, puisque nous étions dans un wagon tout neuf. On reconnaît maintenant les inconvénients graves de ces sortes de wagons et nous regrettons que nos voisins de la Souabe aient cru devoir, pour la symétrie peut-être, perpétuer un système reconnu vicieux et dont nous espérons que dans quelques années il ne sera plus question que pour mémoire.

S. B.

Les vallons de l'Aubonne et du Toleure.

Notre patrie vaudoise renferme quelques jolis petits coins perdus au milieu de contrées au premier abord sauvages et semblant ne devoir rien présenter d'intéressant. Pour en citer un exemple, je dirai quelques mots des pittoresques vallons de l'Aubonne et du Toleure.

Si, en sortant de la ville d'Aubonne par la promenade dite *des Philosophes*, au lieu de suivre la route qui conduit à Gimel, vous prenez le chemin qui s'en détache à droite, vous vous enfoncez peu à peu dans le charmant vallon de l'Aubonne. A droite et à gauche des champs fertiles, ombragés d'arbres fruitiers, réjouissent la vue ; quelques fermes l'égaient par les scènes toutes champêtres qui se passent à leur porte. Quelques enfants, demi-nus, bondissent sous les chauds rayons du soleil, ou vous regardent passer en jouant dans l'onde claire qui coule à quelques pas.

Le chemin, qui se retrécit peu à peu, semble disparaître sous les arbres qui, en quelques endroits, lui font une agréable voûte de verdure si épaisse que les rayons du soleil ont peine à la traverser.

Ici, le chemin qui est devenu presque un sentier, après avoir longé une jeune forêt y entre brusquement ; là, il traverse timidement de vastes et nombreuses prairies où il est souvent coupé par de petits cours d'eau qui jasant en passant, et semblent ainsi vous souhaiter la bien-venue.

Pendant tout ce parcours, l'Aubonne fuit derrière vous, tantôt à votre gauche, tantôt à votre droite. S'il a plu, sa voix est mugissante, ses flots jaunâtres se poussent, se heurtent et jettent des flots d'écume sur les blocs de pierre qui entravent leur cours furibond. Si la sécheresse domine, un murmure vous avertit seul de la présence du torrent.

Le chemin traverse deux fois l'Aubonne sur des ponts de bois : la première fois, un peu après qu'elle a reçu le tribut des eaux du Toleure, et la seconde, lorsque ses eaux sont encore vierges de tout mélange. Là, le pont est étroit, encaissé dans un pli du terrain, ombragé par quelques arbres qui le longent, comme pour lui faire cortège.

L'Aubonne, quelques pas plus bas, va se réunir à son jeune frère le Toleure.

La rive droite de ce dernier est surplombée d'un mont aux pentes raides et couvertes de noirs sapins dont quelques branches se penchent sur son onde comme pour en écouter le murmure.

Les bords de l'Aubonne sont plus variés et plus gais ; les fermes s'y succèdent sans interruption. La rive gauche est dominée par le village de St. Livres qui semble être, par la position qu'il occupe, le roi de la contrée. Au loin, paraît la blanche tour du château d'Aubonne. De jolis bois s'étendent, de distance en distance, sur les côtés du chemin et prêtent leur ombrage et leur lit de mousse au voyageur fatigué.

A l'endroit où le sentier du vallon va rejoindre la plaine de Champagne et en-dessous de cette plaine, est le hameau du Toleure, que connaissent bien ceux qui sont allés au camp : bon nombre se félicitent d'y avoir goûté d'un miel exquis. La plupart des maisons s'élèvent au milieu des prairies et se cachent à l'ombre des noyers, des poiriers ou des cerisiers.

Si l'on remonte le vallon jusqu'à son origine, on arrive aux sources du Toleure qui sont peut-être une des curiosités naturelles les plus intéressantes de notre canton.

Nous terminerons ici cette description, car une plume novice ne peut peindre ce que l'âme seule peut ressentir.

A. CLÉMENT-ROCHAT.

La philosophie anonyme.

Jusqu'ici les philosophes se cachaient peu, je dirai même qu'ils ne se cachaient pas assez pour se faire apprécier. Les anciens, comme Socrate, Platon et autres, enseignaient publiquement. Les modernes professent aussi, et ceux qui ne professent pas laissent de longs et beaux ouvrages dûment signés et étiquetés, du plus gros format possible.

Une école toute nouvelle vient de se fonder dans la cité du bon sens.

Cette école s'appelle la philosophie anonyme. Il ne s'agit plus, comme l'autre jour, de perfectionner la culture de la chicorée ou du tabac, d'appliquer à la vie ordinaire les résultats de la science ; cette école n'aura ni disciples, ni chaires, ni bouquins ; elle moralisera l'humanité par des lettres anonymes. Nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs un échantillon du système :

« A la Rédaction du *Conteur*,

« Monsieur J. B ! Faites votre métier d'arlequin littéraire, ne faites pas le métier de détracteur. »

Quel coup de foudre ! comme c'est hardiment composé et vraiment philosophique ! Aussi nous avouons hautement notre stupéfaction, et nous tenons à prouver au public que nous avons profité de cette leçon aussi juste que méritée. Il jugera lui-même de quel côté se trouve la philosophie.

J. B.

Pour la rédaction : L. MONNET. S. CUÉNOUD